

**« Que doit être un désir du psychanalyste
pour qu'il opère de façon correcte ? »¹**

Patrick De Neuter

Dans cet article, je me suis efforcé de cerner, autant que faire se peut, ce que Lacan avait élaboré comme réponses et ébauches de réponse à cette question qu'il avait lui-même posée concernant le désir de l'analyste. Que ce désir constitue un « pivot » de la cure ne l'empêche pas d'être néanmoins « difficile à saisir », comme le disait Lacan lui-même². J'ai tenté de serrer au plus près les signifiants lacaniens concernant ce désir, de les situer dans leur chronologie, d'éclairer certaines formules énigmatiques et d'examiner, avec quelques autres³, ce que l'on pouvait faire de ce concept dans notre pratique psychanalytique d'aujourd'hui.

La première émergence du concept de « désir de l'analyste » dans l'enseignement de Lacan, semble dater du séminaire sur l'Éthique (1960)⁴. Ce jour-là, Lacan en dit seulement qu'il s'agit d'un désir « averti ». Cela peut s'entendre comme désir

-
1. J. Lacan, « Les quatre concepts fondamentaux », leçon du 15 janvier 1964.
 2. J. Lacan, « L'angoisse », leçon du 27 février 1963.
 3. Nicole Stryckman notamment qui a consacré deux pages à ce sujet, dès le premier numéro de ce Bulletin (en octobre 1984, pp. 43-44) ainsi que P. Guyomard (qu'il lui consacra un précieux petit livre cf. infra), L. Bataille, G. Pommier, S. André, E. Porge, J-P. Lebrun et Ch. Melman.
 4. J. Lacan, « L'Éthique de la psychanalyse », leçon du 22 juin 1960.

instruit par son expérience personnelle de la cure – l’analyste en sait un bout sur son désir inconscient - mais aussi comme désir orienté vers le « a », autrement dit, vers la cause inconsciente du désir : tant du sien que comme celui de l’autre, son analysant.

Ce qui me semble important dans l’émergence de ce concept, c’est la révolution, ou du moins la prise de distance assez radicale par rapport aux concepts de neutralité bienveillante, d’apathie, d’absence de désir, de « cadavérisation » de l’analyste, autant de concepts s’incarnant dans sa non-intervention et son silence ainsi que dans un strict respect du cadre et des règles considérés comme moteurs essentiels de la cure, côté psychanalyste.

Tout cela n’est pas radicalement rejeté par Lacan mais devient second par rapport à un désir particulier, un désir plus fort que les autres, dit-il, qui doit animer le psychanalyste lorsqu’il reçoit et écoute ses analysants. Définir ce désir, Lacan ne le fera que très partiellement et très progressivement. Tout au long de sa recherche et de son enseignement, il est régulièrement revenu à cette question dont nous avons fait notre titre. En 1967, sa proposition de mise en place de la procédure de la passe visait, entre autres, à recueillir des éléments de réponse à cette question. Malheureusement, ce fut un « échec complet », comme Lacan même l’affirma dix plus tard, lors des journées sur l’expérience de la passe.⁵

Avant le Séminaire sur l’éthique (1959-1960)

Si la première apparition du concept de « désir de l’analyste » semble repérable dans le séminaire sur l’Éthique de la psychanalyse, dans les « Variantes de la cure type » (1953-1955), Lacan avance déjà quelques propositions qui laissent entrevoir sa conception de ce que devrait être un psychanalyste adéquat. « Il faudrait que l’analyste eût dépouillé l’image narcissique de son Moi de toutes les formes de désir où elle s’est constituée pour la réduire à la seule figure qui, sous leur masque, la soutient : celle du Maître absolu : la mort ». ⁶ Ce rapport adéquat du psychanalyste à la mort, Lacan y reviendra souvent, dès la page suivante d’ailleurs. « Il ne doit connaître que le prestige d’un seul maître, la mort ». Mais notons la suite qui précise « la mort pour que la vie lui soit amie ». Quelque temps plus tard, dans l’Éthique, il revient à cette thématique de la mort avec le concept de l’expérience de l’entre-deux-morts comme passage obligé d’une psychanalyse se dirigeant vers son « vrai but ». Nous y reviendrons plus loin.

5. J. Lacan, « Clôture des journées sur l’expérience de la Passe (janvier 1978) », in *Lettres de l’Ecole*, n° 23, 1978, pp. 180-181.

6. J. Lacan, « Variantes de la cure type (1953-1954) », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. p. 348.

Avant cela, signalons encore que dans ces « Variantes de la cure type », il souligne aussi l'importance du tarissement chez le psychanalyste, du « discours intermédiaire »⁷ (discours de la tromperie et de l'erreur), l'intérêt fondamental de son ouverture à la parole authentique de l'autre⁸, et enfin la nécessité de l'évitement de « tout abus du désir de guérir »⁹.

Notons ici qu'il s'agit bien de *l'abus* de guérir, tout comme Freud avait critiqué la *fureur* de guérir, ce qui n'est pas une promotion de la non-guérison comme on peut le lire sous la plume de certains critiques de la psychanalyse et, parfois aussi, malheureusement, dans les écrits de certains collègues.¹⁰ Ce n'est pas le lieu de poursuivre cette importante discussion de cette question de la guérison psychanalytique : nous l'avons déjà fait dans un article précédent intitulé « L'Autre guérir » auquel le lecteur intéressé pourra se référer¹¹

Toujours en 1953, dans son séminaire sur les écrits techniques, il indique que pour lui l'essentiel, le but de l'analyse didactique, n'est pas de faire un psychanalyste en tout point maître de lui, ni non plus, un être sans plus de passion. « L'idéal, dit-il alors, est de rendre le sujet capable de soutenir le dialogue analytique, de parler ni trop tôt, ni trop tard ». Nouvelle prise de distance par rapport à la non-intervention systématique promue alors comme standard de la cure type.

Dans « La Chose freudienne » (1955), il insiste à nouveau sur le rapport de l'analyste avec la mort et avec le mort, celui du jeu de bridge. Il s'agit d'une part, de « cadavériser sa position... soit par son silence là où il est l'Autre avec grand A, soit en annulant sa propre résistance là où il est l'autre avec petit a. Dans les deux cas... il (le psychanalyste) présentifie la mort ». Dans « La psychanalyse et son enseignement » (1957), il apportera encore cette précision : l'analyste ne se fait « n'être ne-uter, ni l'un ni l'autre des deux autres qui sont là »¹², ce qui peut se traduire, je pense, ni l'un ni l'autre des mois des deux partenaires de la cure. Il ajoute encore que si le psychanalyste se tait, c'est pour laisser la parole à cet Autre au-delà de l'autre. Voilà le sens de la neutralité du psychanalyste. Un an plus tard,

7. Ibidem, p. 353.

8. Ibidem, p. 352.

9. Ibidem, p. 324.

10. Pour une discussion de cette difficile question voir mon texte sur « L'Autre guérir », référence ci-dessous.

11. P. De Neuter, « L'Autre guérir. La subversion du concept de guérison », *Le Bulletin freudien*, 2004, n° 43-44, pp. 75-91

12. J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement » in *Ecrits*, op. cit., p. 439.

dans « La direction de la cure » (1958), il revient sur la complexe métaphore du mort au jeu de bridge.

Comme nous le savons, au jeu de bridge, les joueurs, sont au nombre de quatre, chiffre que Lacan affectionne particulièrement. Le mort est ce joueur qui ne participe pas au jeu mais étale ses cartes sur la table. Comment comprendre cette métaphore du jeu de bridge dans son rapport avec la place, la position, la fonction, le désir de l'analyste ? Un joueur de bridge averti, psychanalyste de surcroît, m'a confié que la réponse était loin d'être évidente. Lacan aurait même dit lui-même en 1971, que cette référence au mort était « scabreuse » et qu'il fallait bien distinguer « jouer le mort et jouer *avec* le mort ». ¹³

Cela étant, que pouvons-nous faire de cette métaphore aujourd'hui ? Que l'analyste ne participe pas au « jeu », qu'il ne réponde pas au transfert, qu'il ne fasse pas de son analysant l'objet qui bouchonne son désir, cela va de soi. Mais qu'il étale ses cartes, cela voudrait dire quoi ? D'autant que Lacan précise que « ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible, celle du mort » ¹⁴. Ce qu'il justifie comme suit : lorsque l'analyste ne met pas ses sentiments à cette place (du mort), on ne sait plus qui conduit le jeu.

Dans ce même passage des *Ecrits*, il précise que l'analyste doit « s'adjoindre l'aide de ce qu'on appelle le mort, pour faire surgir le quatrième qui va être le partenaire de l'analysé et dont l'analyste va, *par ses coups*, lui faire deviner la main » ¹⁵.

Tout cela mis ensemble peut se comprendre comme suit : par ses interventions, ni trop rapides, ni trop tardives et non infiltrées par ses propres sentiments et fantasmes, le psychanalyste, va aider son analysant. Cette aide sera d'autant plus adéquate que l'analyste sera par sa propre analyse « averti » de ses propres sentiments, signifiants et objets représentés dans la métaphore par les cartes du mort dont il a pris connaissance.

Il me semble important de souligner ici que le dialogue analytique se trouve très clairement précisé dans ce texte comme une partie à quatre. D'une part, l'analysant et son partenaire, c'est-à-dire son inconscient. D'autre part, l'analyste et son partenaire, c'est-à-dire ses signifiants, ses objets et son fantasme : le mort dont il connaît la main. Il faut par contre souligner deux limites de cette métaphore. Dans le jeu de bridge, l'ensemble des joueurs connaît la main du

13. J. Lacan, « Intervention suite à une communication de P. Delaunay », 1971. Information sur le net sans référence plus précise.

14. J. Lacan, « La direction de la cure », in *Ecrits*, op. cit, p. 589.

15. Ibidem.

mort : dans la cure analytique, moins l'analysant en sait sur son analyste et son fantasme, plus aisées et significatives seront ses associations libres. Par ailleurs, dans le jeu de bridge, les joueurs sont des couples d'adversaires. Dans l'expérience analytique, ils sont des alliés. L'analyste « aide » activement l'analysant à découvrir son désir inconscient.

Dans une communication non publiée, Jean-Pierre Lebrun distingue à mon avis très adéquatement deux faces au désir de l'analyste. Une première qui se situe du côté de la coupure et une autre du côté « de la construction, de la symbolisation, de l'élaboration psychique là où l'analysant est incapable d'élaborer » deux faces comme celles de la bande Moëbius.¹⁶ L'intérêt de cette formule est d'indiquer que ce désir peut prendre diverses formes avec divers sujets ou avec un même sujet à différents moments de la cure et cela me paraît tout à fait essentiel.

Mais revenons à Lacan, toujours avant son séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse, lors de la dernière séance du séminaire sur le Désir et son interprétation, apparaît la mention pré-conceptuelle du désir de l'analyste, désir auquel celui de l'analysant doit s'affronter pour connaître le sien. Nous reviendrons plus loin sur cette logique du dévoilement du désir. Retenons ici seulement que Lacan souligne le paradoxe du désir de l'analyste qui a à guider le désir de l'analysant non pas vers lui-même, ce qui est la pente commune de tout désir, mais vers un autre. « Nous mûrissons le désir du sujet pour un autre que nous »¹⁷.

Le Séminaire sur l'éthique : le désarroi absolu

Lors de son séminaire sur l'Éthique (1959-1960), Lacan aborde la question du désir de l'analyste par le biais de la fin de l'analyse « véritable », celle qui prépare à devenir analyste. « Au terme de l'analyse didactique, le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu ».¹⁸ Il désigne par là les conséquences de l'affrontement nécessaire à la détresse originaire, l'Hilflosigkeit, expérience au cours de laquelle l'homme, habité comme Œdipe par un désir de savoir qui l'emporte sur tout autre désir, fait dans la cure l'expérience de son être pour la mort.

Remarquons néanmoins que si Œdipe, après s'être crevé les yeux, part, soutenu par sa fille, l'analysant lui, dans une perspective analytique en tout cas,

16. J-P. Lebrun, « Le désir de l'analyste », Communication non publiée, Bruxelles, août 1998.

17. J. Lacan, « Le désir et son interprétation », leçon du 1 juillet 1959.

18. J. Lacan, « L'Éthique de la psychanalyse », leçon du 29 juin 1960.

n'a à attendre l'aide de personne. Il n'a pas non plus à se crever les yeux, si ce n'est métaphoriquement parlant, dans un renoncement à la toute-présence de l'imaginaire en lui. Une lecture tragique de l'Antigone de Sophocle et du séminaire de Lacan pourrait devenir une apologie plus ou moins inconsciente de la dépression, de la mélancolie et du suicide. Mais comme Lacan le précise bien, c'est à passer par cette expérience de confrontation avec la mort que le sujet peut « se placer dans une position telle que les choses, mystérieusement et presque miraculeusement, lui arrive à bien, qu'il les prenne par le bon bout ». ¹⁹ J'ai proposé dans un autre article, une lecture de ce séminaire et quelques réponses aux questions qu'il laissait en suspens quant au rapport du sujet à son désir en fin d'analyse. ²⁰

Jouer avec la mort, jouer avec le mort, jouer le mort

Comme si, dans ce séminaire sur l'éthique, les choses avaient pris un tour trop tragique, l'année suivante, dans son séminaire consacré au transfert, Lacan revient sur la dimension du jeu, autrement dit, du semblant. Il parle du désir de l'analyste en termes de jeu *avec* le mort mais aussi de jeu avec la mort et plus directement du jeu *du* mort. « Il joue le jeu du mort avec ce petit autre qui est en lui » ²¹

Il souligne aussi, contrairement à ce que certains passages de son séminaire sur l'Éthique auraient pu donner à penser, que l'analyste ne devait être ni pur, ni saint, ni le meilleur : il doit simplement être capable d'offrir sa place comme place « vacante au désir du patient, pour qu'il se réalise comme désir de l'Autre » ; nous reviendrons plus loin sur deux de ces formulations. Mais glanons d'abord au passage une nouvelle formule intéressante pour définir le désir de l'analyste. Lacan le dit « restructuré » par sa propre analyse. Et il ajoute encore que l'analyste ne doit pas tenir compte de son contre-transfert, autrement dit « des sentiments qu'il éprouve dans l'analyse », ni avoir « trop de confiance dans sa compréhension », ni non plus « poser son objet partiel dans son analysant ». ²² Il est aussi censé avoir surmonté le ressort de la « méconnaissance qui nous affecte généra-

19. J. Lacan, « L'Éthique de la psychanalyse », leçon du 22 juin 1960.

20. P. De Neuter, « L'éthique de la psychanalyse. Thèses, questions et hypothèses », *Esquisses psychanalytiques*, Paris, 18, 135-145.

21. J. Lacan, « Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques », Editions de l'association freudienne internationale, leçon du 8 mars 1961. Je rappelle qu'en 1971, il dira que cette association du psychanalyste et du mort était « scabreuse » et qu'il s'agissait de dire qu'il jouait avec le mort, ce qui n'est pas du tout la même chose.

22. J. Lacan, *ibidem*, leçon du 8 mars 1961.

lement » en ce qui concerne notre désir. En fin de séminaire, il dira encore que le désir de l'analyste est centré sur un deuil : celui de l'objet idéal. Lacan revient ainsi par le biais de l'objet à l'une des thèses principales de son séminaire sur l'Éthique : l'analyste doit avoir bien intégré que, contrairement à ce que pensait Aristote, il n'y a pas de souverain Bien, valable pour tous et qui satisferait complètement chacun. Charles Melman, lui, insistera plutôt sur l'objet « a » du fantasme de l'analyste comme étant le rien (ce serait là l'os du psychanalyste) et sur la prise en compte non seulement de l'absence de souffrance dans le grand Autre mais, plus radicalement, de sa non existence²³.

Un désir pur, répétition et auto-destruction

Avec l'idéalisation du désir pur d'Antigone qui transparaît dans divers passages de son séminaire sur l'Éthique, on pourrait croire que le désir de l'analyste devrait être aussi « pur » que celui de la fille d'Œdipe. Or on sait que le désir « pur » dont il est question dans l'Éthique est un désir de destruction et d'autodestruction. Peut-être est-ce la constatation des risques d'une telle déduction qui amena Lacan à affirmer une nouvelle fois dans les Quatre concepts fondamentaux que « Le désir de l'analyste n'était pas un désir pur »²⁴ ? Il est « désir d'obtenir la différence absolue, précise-t-il, celle qui vient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de se l'assujettir ». Mais quel est donc ce signifiant primordial ? En 1958, Lacan avait fait équivaloir le signifiant primordial au phallus, signifiant qui s'inscrit dans l'inconscient comme effet de la métaphore paternelle. On peut donc y voir le signifiant du phallus ou encore le signifiant du désir de l'Autre comme il le dit explicitement. Dans ce séminaire des Quatre concepts, il insiste davantage sur la dimension de non-sens de ce signifiant concomitant de la constitution du sujet. E. Porge, par contre, croit pouvoir interpréter cette formule de la différence absolue comme visant la différence sexuelle et le rapport structurellement défailant entre l'homme et la femme²⁵, ce qui n'est pas radicalement différent mais quelque peu cependant. Jean-Pierre Lebrun y voit la différence absolue qui sépare les mots et les choses.²⁶

23. Ch. Melman, « Remarques sur le désir du psychanalyste », séminaire du 16 juin 1994, *Bulletin de l'association freudienne internationale*, 59, sept. 1994, pp. 21-26.

24. J. Lacan, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », dernier paragraphe de la leçon du 24 juin 1964.

25. E. Porge, « L'apport freudien », (sous la direction de P. Kaufmann, Paris, Bordas, 1993,

26. J-P. Lebrun, op. cit.

Dans son livre *La jouissance du tragique*²⁷, Patrick Guyomard propose une analyse éclairante de l'abord lacanien du désir d'Antigone. Reprenant l'assertion lacanienne deux fois répétée de sa différence d'avec le désir de l'analyste, il souligne tout d'abord qu'à lire Sophocle, le désir d'Antigone n'était pas si pur que cela, et même qu'il était franchement incestueux. De plus, il incarnait la répétition mortifère du destin familial : tout le contraire donc de ce que l'on peut espérer d'une psychanalyse. Enfin, P. Guyomard souligne que si le désir dans sa radicalité est assurément auto-destruction, la reconnaissance de ce désir au cœur de soi-même et la « subjectivation de la mort » n'est pas nécessairement le « choix de la mort »²⁸. Ce à quoi, nous ne pouvons que souscrire.

L'Analyste et le Saint

Le lecteur attentif aura peut-être été surpris de lire ci-dessus que Lacan avait affirmé que l'analyste ne devait pas être un saint. En effet, dans « Télévision », il affirma au contraire qu'on ne saurait mieux le situer « que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint ». Comme souvent, il est important de se référer aux commentaires que Lacan apporte à ses aphorismes. Le saint dont Lacan parle dans « Télévision » n'est pas celui qui fait la charité, ou qui impose le respect. C'est celui qui « décharite », autrement dit, qui accepte d'incarner le déchet au sens de l'objet « a » qui cause le désir de son analysant.²⁹ Peut-être aussi, ajouterai-je, qu'en affirmant que le psychanalyste n'était pas un Saint, Lacan voulait tempérer ce qu'il peut y avoir de très surmoïque dans ces diverses élaborations autour du désir de l'analyste. Notons, par exemple, le nombre de fois que Lacan utilise le verbe « devoir » à propos de la position, de la fonction et du désir de l'analyste. On remarquera néanmoins que ce « devoir », ou plutôt cette exigence, ne vient pas d'un modèle idéal à atteindre, mais des conditions de possibilité de l'expérience psychanalytique elle-même. Si, par exemple, l'analyste fait de l'analysant l'objet de son désir, ou s'il se fait réellement l'objet du fantasme de son analysant, si la cure est pour lui un lieu de jouissance, si son cabinet devient un lieu où se satisfait l'un ou l'autre de ses fantasmes, l'analyse devient simplement impossible. Comme le souligne S. André, dans ce sens on peut dire que « le désir de l'analyste fait barrière à sa jouissance »³⁰. Bien plus, il ne s'agit pas d'un simple renoncement. Il

27. P. Guyomard, *La jouissance du tragique. Antigone, Lacan et le désir de l'analyste*, Champ-Flammarion, 1992.

28. Ibidem, pp. 79-86.

29. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 28.

30. S. André, « Le désir de l'analyste », in *Devenir psychanalyste... et le rester*, Que, 2003, pp. 25-42.

y a lieu de diriger le désir de l'analysant(e) vers un autre. « Nous nous trouvons, disait Lacan, dans la situation paradoxale d'être les entremetteurs, les accoucheurs, ceux qui président à l'avènement du désir » mais pas pour nous : pour un autre³¹. Autre paradoxe de la situation : nous nous mettons dans la situation de celui qui s'offre comme support à toutes les demandes, et qui ne répond à aucune. En ce sens aussi, on peut dire que l'analyste est un saint.

Le désir de l'autre

Pour comprendre ce qu'est le désir de l'analyste, il faut aussi comprendre, disait Lacan, que tout désir est désir de l'Autre, aphorisme qu'il répéta un nombre infini de fois au long de son enseignement et qui, comme beaucoup d'autres, est riche de plusieurs sens.

Lors de son écrit sur le stade du miroir (1936, 1949), Lacan considère déjà que la constitution de notre désir s'opère au moment de l'identification à l'imgo du semblable, qui fait basculer tout le savoir humain dans sa médiation par le désir de l'autre. Le stade du miroir est aussi le moment où les objets du sujet se constituent dans « une équivalence abstraite par la concurrence d'autrui ». ³² Dans son exposé sur la subversion du sujet et la dialectique du désir (1960), Lacan distingue deux sens à sa formule. D'une part, c'est le désir de l'Autre que nous désirons, c'est-à-dire le manque qui le fait désirant. Dans ce sens, l'aphorisme souligne donc que notre désir est essentiellement désir d'être désiré. D'autre part, cette formule signifie aussi que c'est en tant qu'Autre que le sujet désire. Mais Lacan laisse planer le doute quant à savoir si cet Autre, c'est l'inconscient ou bien ce lieu auquel on s'adresse dès que l'on parle. Répondre à la question de savoir si l'Autre désigne ici l'inconscient ou l'Autre du langage est peut-être d'une importance secondaire par rapport au fait que c'est par rapport à la question du « Che vuoi ? », du « Que veux-tu ? » et du « Que me veut-il ? » que le désir du sujet s'est initialement constitué³³. Si cela est bien vrai, on comprendra que le dévoilement de son propre désir passe par la réactualisation de cet énigmatique désir de l'Autre dans la cure. Lacan avait d'ailleurs déjà démontré précédemment, vignette clinique à l'appui, comment le rêve d'une maîtresse peut aider un analysant à y voir plus clair dans son propre désir³⁴. Il rappellera plus tard, dans

31. J. Lacan, « Le désir et son interprétation », leçon du 1 juillet 1959.

32. J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., p. 98.

33. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), in *Ecrits*, Seuil, 1966, pp. 793-827.

34. J. Lacan, « *Ecrits* », op. cit., pp. 631-632.

son séminaire sur le transfert (1961), que c'est d'abord chez ses malades que Freud a découvert l'inconscient³⁵.

Ici, dans cet exposé sur la subversion du sujet, ce n'est pas le rêve du psychanalyste, mais son désir particulier et son « savoir – faire » qui est affirmé comme le meilleur chemin vers la reconnaissance de son propre désir³⁶. Le « Que me veut-il ? » adressée à l'analyste, re-dupliquant la question adressée aux grands Autres de la petite enfance, s'avère être, dans la perspective lacanienne, une voie tout aussi royale que celle du rêve pour répondre à la question du « Que veux-je ? » dans l'Autre, sous la barre du refoulement. Encore faut-il que ce désir de l'analyste soit un désir « restructuré » par son expérience de la cure, de telle sorte qu'il ne cherche pas à se satisfaire dans la cure avec son analysant comme objet.

Le contre-transfert et le transfert de l'analyste

On sait la critique que Lacan fait du concept de « contre-transfert » et de certains de ses usages.

Si le contre-transfert est l'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste au transfert de son patient, on peut penser que l'analyste idéal devrait en être vierge.

Lacan pense qu'il s'agit là d'une position trop défensive. Sa réaction a déjà été évoquée lorsque je rappelais ses affirmations concernant la pureté du désir de l'analyste et par rapport à la sainteté de celui-ci. L'analyste n'est pas sans inconscient, ni sans fantasme, ni sans désir, celui-ci est d'ailleurs irréductible³⁷. L'achèvement de l'analyse n'implique pas que l'on soit devenu incapable d'aimer ou de haïr avec passion. Que du contraire. Lacan s'est fermement opposé à toute idéalisation de l'analyste : il ne doit pas tout savoir sur ses signifiants et désirs inconscients. Lacan affirme aussi qu'il ne doit pas trop comprendre son analysant³⁸. Néanmoins, comme déjà souligné, il doit en savoir un bout sur *le* désir en général aussi bien que sur *son* désir inconscient. De plus, il importe que ses sentiments n'envahissent pas la scène analytique. Mais Lacan semble préférer en

35. J. Lacan, « Le transfert », leçon du 8 mars 1961.

36. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), op. cit. p. 815

37. J. Lacan, Universités américaines, *Scilicet* 2/3,

38. Echo manifeste à sa mise en garde lors de son séminaire sur les psychoses « Commencez par ne pas comprendre et vous comprendrez. Partez de l'idée du malentendu fondamental. C'est là une disposition première, faute de quoi il n'y a aucune raison que vous ne compreniez pas tout et n'importe quoi » in « Les psychoses », leçon du 23 novembre 1955.

parler en terme de « transfert de l'analyste », expression par laquelle il désigne en outre l'ensemble des à priori de l'analyste.

Que ce soit en termes de contre-transfert ou de transfert de l'analyste, peu importe, il me semble essentiel de soutenir que l'analyse de l'analyste doit avoir été menée assez loin vers ce désir « restructuré », « assoupli » ou encore « averti » de son propre désir inconscient, ce qui lui permet de laisser suffisamment de place au désir de son analysant afin qu'il puisse se déployer dans la cure dans toutes ses dimensions d'amour, de désir comme d'agressivité et de haine. Une analyse menée assez loin, ou plutôt à son terme comme le disait Lacan dans les quatre concepts fondamentaux, ce qui se repère dans la traversée du fantasme, dans celle du plan des identifications et dans la désidéalisations de son analyste³⁹. La fin de l'analyse dite didactique consiste aussi dans la « réduction » du sujet supposé savoir au « n'y pas être » qui est celui qui est caractéristique de l'inconscient lui-même.⁴⁰

Suffisamment souple aussi pour qu'il puisse supporter d'incarner tantôt l'Autre de son analysant, tantôt l'objet petit « a » de celui-ci. Suffisamment souple et averti enfin que pour être à même de rester réceptifs aux signifiants et aux objets qui causent le désir de ses analysants.

Manifestement Lacan préfère de telles approches que celles qui consistent à recommander à l'analyste de se baser sur ses propres réactions contre-transférentielles, pour choisir son mode d'intervention.

Cela étant, il n'est pas sûr pour moi qu'il ne faille jamais se guider sur son contre-transfert pour intervenir. Un certain nombre de vignettes cliniques disponibles dans la littérature psychanalytique donnent même à penser le contraire. De plus, il ne faudrait pas qu'à force de rejeter les usages inopportuns et intempestifs du concept, l'analyste en viennent à nier l'existence de la chose en lui, ni celle qui s'indique par le signifiant de contre-transfert, ni non plus celle que désigne celui de transfert de l'analyste. On sait les impasses et les passages à l'acte auxquels de telles dénégations peuvent conduire, celles dont témoigne, exemple parmi de nombreux autres, la correspondance entre Freud et Ferenczi⁴¹. On peut y constater les impasses auxquelles ont mené certains transferts et contre-transferts de Ferenczi à l'égard de ses patientes et de Freud à l'égard de Ferenczi, de son analysant. On peut lire à ce propos les pages que Serge André y a consacrées dans l'ouvrage déjà cité.

39. J. Lacan, « Les quatre concepts fondamentaux », Leçon du 24 juin 1964.

40. J. Lacan, « L'acte analytique », leçon du 10 janvier 1968

41. Lire à ce propos S. André, « Ferenczi et Perrier, victimes ou bourreaux », in *Devenir psychanalyste et le rester*, op. cit., pp. 43-58.

Le désir de devenir analyste

Faut-il le dire après tout ceci, le désir *de* l'analyste n'a aucun rapport avec celui *de devenir* analyste. Bien plus, celui-ci peut venir contrecarrer celui-là. C'est ce qu'ont bien explicité, chacun à leur façon, Laurence Bataille et Gérard Pommier.

A partir d'un premier rendez-vous qui s'est terminé sur un conflictuel « Eh bien, allez-vous en ! », Laurence Bataille déplie avec un certain courage ce qu'il en était de son transfert à l'égard de ce candidat à l'analyse qui, s'adressant à elle pour la première fois, lui avait demandé du feu⁴². Pressentir au premier regard une intention négative de cet homme à son égard l'empêcha dès le départ d'entendre ce que cet homme avait à lui dire. Par ailleurs, la pensée qu'un analyste ne devait jamais donner du feu à un éventuel patient, témoigne bien plus, nous dit-elle, du désir *d'être* analyste que du désir *de* l'analyste. Bien plus, la vignette clinique démontre que le premier s'est subtilement substitué au second.

Gérard Pommier pense lui que le désir *d'être* analyste est le plus souvent un désir œdipien refoulé. Désir par exemple d'occuper la place de son analyste, ou de soigner qui un père impotent, qui une mère folle. Dans certains cas, il s'agit du désir de tuer quelqu'un inconsciemment retourné en son contraire, comme celui du pyromane devenu pompier. Si ces désirs ne sont pas passés par le creuset de l'expérience psychanalytique personnelle, le candidat psychanalyste s'engagera dans le devenir psychanalyste « pour faire le Bien, écrit Gérard Pommier, et il ignorera sur quel Mal refoulé son désir s'appuie ».⁴³

En guise de conclusion

L'analyse didactique n'étant qu'une analyse qui s'avère avoir été menée jusqu'à son terme, il faudrait compléter ceci par un travail semblable concernant les termes proposés par Lacan à l'expérience psychanalytique. D'une part la place nous manque ici, d'autre part, j'en ai déjà proposé une esquisse dans l'article cité intitulé « L'autre guérir ». Abordant la question de la fin de l'analyse par celle de la subversion du concept de guérison, j'y ai évoqué la guérison de notre passion pour la suggestion et pour l'aliénation de l'autre, de notre désir de guérir à courte vue ou encore de ne pas guérir du tout, des inhibitions de nos facultés de penser et de désirer, de notre passion pour l'ignorance, de la quête du Maître, de notre croyance d'une part en l'existence d'un Souverain bien, valable pour tous, et,

42. L. Bataille, *L'ombilic du rêve*, Paris, Seuil, 1987.

43. G. Pommier, « Une remarque sur le désir de l'analyste », in *L'amour à l'envers. Essais sur le transfert*, Paris, PUF, pp. 387-393.

d'autre part, dans un rapport sexuel pleinement satisfaisant.⁴⁴ Tout cela nous permet aussi de cerner davantage le désir du psychanalyste.

Il reste surtout à se laisser être un peu plus « femme », puisque que, comme le disait Lacan, « elles comprennent très bien ce qu'est le désir du psychanalyste »⁴⁵. Se laisser être un peu plus femme, un peu plus aveugle aussi, comme Tirésias, qui tantôt homme, tantôt femme, et en tout cas toujours privé de la vue, éclaira Œdipe quant à son vrai désir.

44. P. De Neuter, « L'Autre guérir », in *Le Bulletin freudien*, 2004/43-44, pp. 86-88.

45. J. Lacan, « L'angoisse », leçon du 13 mars 1963.

